

Or, si les langues sont le premier trésor de l'homme social, quoi de plus curieux et de plus utilement philosophique que de remonter à l'origine de leurs éléments constitutifs, d'assister à la formation des mots et de saisir, avec le rapport entre le signe et son objet, l'impression que fit cet objet sur le créateur du signe? Quoi de plus instructif que d'étudier un radical croissant et se multipliant, comme un germe, en mille variétés?

Certes, nous ne demandons pas qu'un professeur de littérature ancienne aille fouiller dans l'hébreu, le sanskrit ou le celtique pour retrouver une origine perdue; mais en se circonscrivant dans les langues de son ressort, il lui reste encore un champ large et fécond à exploiter. Que de mots imitatifs le grec renferme; que de formes il donne à une même racine pour lui faire signifier toute une famille d'idées! suivre une racine dans toutes ses ramifications à travers la langue grecque, et de là à travers le latin et jusque dans le français, pense-t-on que ce soit là un exercice sans profit et sans intérêt? Quel parti un habile helléniste, comme M. Demons, pourrait tirer de l'emploi judicieux du digamma éolique, l'éolien ayant formé le latin, et le latin étant passé en si grande partie dans notre langue?

Nous terminerons-là nos observations sur le cours de littérature ancienne. C'était pour nous un devoir de rendre hommage à la science et aux efforts consciencieux de M. Demons; ce devoir nous a été doux à remplir; mais c'était pour nous un autre devoir de dire ce que la méthode du professeur nous semble avoir de vicieux en soi et d'incomplet relativement aux exigences et aux besoins de notre époque.

J.-J.-F. HUE.